

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 1

Artikel: Souvenirs de jeune âge
Autor: J.M.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183667>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et de jaune chaud, il s'est arrêté devant un pur laine portant carreaux bleus et verts aux reflets océaniques.

Les manteaux ont aussi vivement piqué sa curiosité. Parmi les couleurs sévères pour lesquelles il a une prédilection marquée, il a vu des « draps-velours » d'une belle apparence, des « Sedan décati » discrètement soutachés et un « velours noir » simple, peu agrémenté et d'un comme il faut achevé. Oh manteau tentateur !

Visitant les fourrures du magasin Ross, il s'est arrêté devant des parures astrakan moiré, saiga argenté, castor de l'Inde, martre de Suède, toutes choses à donner le vertige à une femme. Mais mon ami fait l'esprit fort et passe.

S'il se souvient bien des *désidérata*, échappés à sa femme dans certains moments d'épanchements, il y a bien encore pour lui plaisir, une table à ouvrage, une bibliothèque de salon pour ses jolis livres et plusieurs autres objets d'une nécessité secondaire et que les bazars offrent à ses yeux investigateurs.

Pourtant il est un cadeau que mon ami voudrait par dessus tout offrir à sa femme : une machine à coudre. C'est pratique, agréable, commode. Mais, là encore, il sent redoubler ses perplexités.

Il a vu tous les marchands de l'article. Après Perret, c'est Schnyder, après Weber, c'est le professeur Ducret.

On lui a préconisé tous les systèmes, vanté toutes les marques. Les produits des Howe, Wilson, Singer et vingt autres ont défilé tour à tour devant ses yeux.

Mon ami est au clair sur les mérites de la Printanière, le travail de l'Abeille, les agréments de la Silencieuse, la valeur de l'Express et la supériorité de la Mignonne.

Mais la variété même rend le choix plus difficile. Et puis, il faut bien le dire, après les chatolements des magasins de nouveautés, il a la tête un peu montée et finit par trouver que la machine à coudre est un présent par trop prosaïque.

Il en était là de ses réflexions quand nous nous rencontrâmes.

Tout en arpentant, bras dessus, bras dessous la place de St-François, mon ami me raconta ses pérégrinations au travers des magasins et des bazars, me fit part de ses tentations et de ses enthousiasmes et enfin de son invincible indécision.

Il attendait un conseil de ma vieille amitié.

Mais, outre que je ne suis pas donneur de conseils, je vis son imagination si bien exaltée, je sentis dans ses confidences tant de poésie et de bonheur, que je manquai de courage pour le ramener aux réalités de la terre. Je me bornai à lui dire :

— As-tu lu *A propos d'un tapis*, de M^{me} Beecker-Stowe ?

— Non.

— C'est dommage, car si tu l'avais lu tu trouverais dans ta mémoire les conseils que tu semble désirer en ce moment.

Mon ami sourit et après nous être serré la main,

nous nous séparâmes pour aller chacun à ses affaires.

La semaine dernière j'eus de nouveau le plaisir de le rencontrer à Lausanne. Il m'aborda en me disant :

— J'ai lu *A propos d'un tapis* et constaté l'excellence des leçons que renferme ce livre.

— Vraiment lui répondis-je en songeant à notre dernière entrevue ; raconte-moi cela.

— Tu te souviens, reprit mon ami, que lorsque nous nous quittâmes l'année dernière, j'avais à faire une emplette pour les étrennes de ma femme. Or, toi parti, je rentrai dans un magasin de nouveautés et confections que j'avais déjà visité. Je ne sais quel lutin me conseilla, mais je me laissai tenter par un manteau de velours que je rapportai triomphalement à la maison.

A la louange de ma femme, je dois dire qu'elle fut plus étonnée que ravie de mon cadeau. Ce manteau était lourd à ses épaules. C'était pour elle un luxe d'autant plus gênant que ses vêtements n'étaient pas en harmonie avec ce nouvel hôte de sa garde-robe. Il y eut lutte. Elle fut courte. Ma femme succomba. La vanité l'emporta sur la raison. Ce fut un mauvais jour, pour elle et pour moi.

Son chapeau fut bientôt jugé trop modeste, remplacé, et le nouveau surmonté d'une plume blanche. Puis ce fut le tour des fourrures qui parurent d'un mauvais goût révoltant.

Dieu sait où nous nous serions arrêtés dans notre aveuglement, si d'autres n'avaient pas veillé pour nous. Tout se voit dans les petites villes. On remarqua le changement de toilette de ma femme. Ce fut comme une trainée de poudre. Des échos peu charitables nous revinrent. Nos parents s'émurent et nous firent des remontrances. Nos amis se refroidirent ; nous étions vraiment malheureux !

Enfin notre conscience se réveilla, nous reconnûmes notre erreur, et ma femme en prit bravement son parti. — Le printemps lui vint en aide, elle redevint modeste avec la saison nouvelle.

Et pour toujours elle a renoncé aux manteaux de velours, aux plumes blanches et aux fourrures agrémentées

Ceci est une histoire d'hier. Elle me confirme dans l'opinion que j'avais depuis longtemps, que dans l'exagération de la toilette des femmes, les pères et les maris sont souvent les vrais coupables.

Cherchez la femme ! a dit un grand criminaliste.

A mon tour je dirai : Voulez-vous remonter à la source du luxe effréné des femmes ? Cherchez l'homme !

Thermes-de-Lessus, décembre 1875. L. C.



Souvenirs de jeune âge.

Veillez, amis lecteurs, retourner avec moi non plus à 30 ou 40 ans en arrière, mais bien à 60 ans, et m'accompagner dans le voyage que je fis à la fin de l'année 1815, de Vevey à Genève. Vous qui

maintenant avez, grâce aux bateaux à vapeur, grâce aux chemins de fer, vingt occasions pour une de vous rendre tous les jours de la rive vaudoise à Genève et d'en revenir dans la journée, vous ne pouvez vous figurer ce qu'était il y a 60 ans une course pareille, et quels changements ont subi les bords de notre beau Léman.

Les citoyens que leurs affaires ou leurs plaisirs appelaient alors à Genève, n'avaient guère le choix, à part leurs jambes, dont on faisait un bien plus grand usage qu'aujourd'hui, qu'entre le petit char à banc à deux places de la poste aux lettres, les mauvaises diligences de l'État ne partant que trois fois par semaine, ou la barque qui, quand le temps le permettait, partait chaque semaine de Vevey, pour arriver à l'arcade du Molard le plus tôt possible, et en tous cas dans la quinzaine; car ce grand bateau ponté avait à compter avec le vent, la bize, le joran et la vaudaire, sans parler des arrêts dans les ports de la rive vaudoise, pour y déposer les marchandises, sans oublier que par un temps calme ce n'était qu'à la maille ou à l'étire qu'avancait péniblement la lourde machine. Il ne restait guère aux voyageurs que la ressource des équipages des voituriers. Pour les grandes voitures à quatre ou six places, il fallait qu'elles fussent complètes pour se mettre en route, ce qui ne se présentait que dans de rares occasions; une affaire majeure, un deuil de famille, par exemple, ou encore quand il s'agissait de recourir aux conseils de quelqu'un des célèbres docteurs genevois, et certes MM. Butini, Odier, Coindet, Maunoir, Mayor et tant d'autres, méritaient bien par leurs talents et leur expérience, que l'on se dérangeât pour venir les consulter. C'est à une circonstance de ce genre que je dus mon premier voyage à Genève. Il s'agissait d'y consulter le docteur Mayor, père du docteur actuel, qui, après avoir pendant quelques années exercé son art à Vevey, s'était établi à Genève, et commençait la brillante carrière qu'il y a parcourue. Les bons souvenirs qu'avait laissés à Vevey notre compatriote Mayor, décidèrent le voyage en question.

Bien avant le jour, une bonne voiture à trois chevaux, conduite par le maître voiturier Reinhart lui-même, lequel tenait à venir coucher à Nyon, pas trop tard dans la soirée, prit les cinq voyageurs qui composaient notre société, et fouette cocher, nous voilà partis au petit trot d'abord, puis le plus souvent au pas, car la route de Lausanne était loin d'être alors ce qu'elle est maintenant. Le pont de Vevey, chef-d'œuvre d'architecture du commencement du siècle, sans offrir l'arcade en pain de sucre, du pont précédent, démoli en 1804, n'était pourtant pas sans offrir une pente assez roide. De là, par une suite non interrompue de montées et de descentes, on arrivait aux mauvais passages de St-Saphorin, descendant rapidement jusque sur le pont au bord du lac, pour remonter jusqu'au milieu du village, par un vrai chemin de chèvres, et redescendre immédiatement jusqu'au château de Glérolles. Là, nouvelle ascension sur les rochers de Rivaz, puis nouvelle

descente tortueuse et étroite jusqu'au bord du lac, où on traversait le Foretay sur le pont de pierre que l'on aperçoit encore du chemin de fer. La montée de l'autre côté n'était guère meilleure que la descente et je me souviens d'avoir fait à pied tout le trajet depuis St-Saphorin, car il n'était ni agréable ni prudent de rester en voiture. Jusqu'à Villette, la succession des hauts et des bas ne permettait d'autre allure que le pas, puis on s'engageait dans l'étroite ruelle du village, laissant entre le lac et lui l'église, le cimetière, la cure, son verger et sa vigne, comme si c'eût été dommage de tracer une route en droite ligne au travers du domaine de l'église. Arrivé à Lutry, à partir du vieux tilleul de la place d'armes, la route se dirigeait le long du lac sur Paudex, puis, par un brusque contour, arrivait au port de Pully. De ce point à niveau du lac, pour atteindre Lausanne, il y avait une montée incessante, très roide et pavée, la montée de Pully qui présentait de telles difficultés pour être corrigée, que ce n'est qu'en 1833 que fut établie la belle chaussée qui relie Lausanne à Lutry. Avec un tel état de choses rien d'extraordinaire à ce qu'il fallut quatre heures pour, de Vevey, atteindre Lausanne. Nos voyageurs débridèrent au *Lion d'Or*, et sans longtemps s'arrêter vinrent dîner à Morges. La descente de Montbenon étant bonne, comparée à celle de Pully, et la grande route jusqu'à Nyon à peu près telle que nous la voyons aujourd'hui, il leur fut possible tout en débridant à Rolle, d'arriver pour coucher à Nyon et de loger à la *Croix blanche*, hôtel alors renommé.

La seconde journée de notre voyage nous amena dans la matinée à Genève, hôtel de la *Couronne*, rue du Rhône, en face de la *Couronne* actuelle. Quelle différence soixante ans ont produit dans l'état des lieux! Peu ou point de ces riantes villas, qui maintenant entourent notre lac, Versoix, encore français à cette époque, était un triste trou, on y montrait encore la vaste douane, alors déserte et transformée dès lors en un splendide château, le corps de garde des douaniers, où le fameux d'Argent, longtemps la terreur des voyageurs qui passaient la frontière, s'entendait si bien à les fouiller, à leur enlever jusqu'au moindre objet de contrebande, tabac et marchandises anglaises, et où des employés femmes s'entendaient au mieux à trouver sous les jupons de plus d'une belle dame les dentelles, les étoffes de soie, les cachemires qu'on voulait entrer à Genève. Heureusement qu'il n'est plus question de cela, et que c'est à peine s'il reste un vague souvenir de l'époque où, sur toutes les frontières de France, fleurissait le fameux système continental. Ce qui me frappa encore à Versoix, ce fut de voir arboré sur la petite chapelle, maintenant détruite, non loin du pont de la Versoye, un immense drapeau blanc, signe que l'enclave du territoire de Versoix n'avait pas encore été cédée à la Suisse.

Les abords de Genève et l'intérieur de la ville elle-même, ne ressemblaient en rien à ce que nous voyons aujourd'hui. Peu de villes en Europe ont été

plus transformées, plus agrandies, plus embellies, depuis une cinquantaine d'années, que notre voisine Genève. Entrer dans le détail de tout ce qui s'est fait dans ce but, me mènerait trop loin. J. M. C.

INCOGNITO

(Historiette racontée d'après l'allemand.)

Après avoir discuté quelque temps, l'assemblée décide de se rendre à l'hôtel du *Lion d'or* pour saluer Sa Majesté persane. L'interprète du schah vint jusqu'à l'escalier à la rencontre de la députation. Le bourguemestre se mit à faire un beau discours pour exposer le but de leur démarche.

— Mais, mon cher monsieur, interrompit l'interprète, nous sommes ici tout à fait incognito.

— Cependant nous, les chefs et les représentants de cette ville, nous savons ce que nous devons à un si grand monarque, et à cet effet nous sommes venus pour lui présenter nos félicitations et nos...

— Oh, je vous prie... dit l'interprète au bourguemestre qui était un peu resté court; mais maintenant Monsieur n'est pas visible, il dort, et ce serait un crime capital de l'éveiller. Vers les trois heures ce sera un grand plaisir pour Monsieur de visiter votre ville si propre, et de connaître l'organisation de la police, qu'occasionnellement, il a fort entendu louer.

La députation s'en retourna après force cérémonies et attendit impatiemment le réveil du schah. On profita des instants qui restaient pour prendre à la hâte quelques arrangements. Le corps de musique, composé de cinq hommes fut placé dans la tour de l'hôtel-de-ville, et, à défaut de l'hymne national de Perse, il lui fut ordonné de jouer *God save the King*. Une douzaine de petites filles en robes blanches devaient joncher le chemin de fleurs. Plusieurs maisons furent décorées de fleurs et de guirlandes.

Déjà avant trois heures, l'interprète descendit, et il marcha directement vers l'hôtel-de-ville, d'un air désolé, semblait-il. M. Krum devint aussitôt très inquiet.

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-il, soucieux?

— Notre seigneur a ses caprices. Il veut avoir un beau jardin avec des fleurs et des arbres; les chambres de l'hôtel sont trop chaudes pour lui.

La figure du bon bourguemestre s'éclaircit tout-à-coup, et il mit tout de suite sa maison à la disposition de Sa Majesté, ce qui fut accepté avec empressement.

Après un quart d'heure, le schah descendit, escorté à droite et à gauche de ses deux compagnons. Au dehors, tout était dans le plus bel ordre. Les musiciens jouaient l'air anglais; les jeunes filles jonchaient la place de fleurs; beaucoup de gens criaient hurrah! et les membres du Conseil se tenaient respectueusement, le chapeau à la main, à la suite du chef de la ville, qui faisait un fort beau discours. Comme cette harangue devenait trop longue, le schah dit quelques mots à l'oreille de l'interprète, lequel interrompit aussitôt l'orateur par ces mots:

— Monsieur vous remercie, mais il veut maintenant aller au jardin.

Les administrateurs de la ville trouvent cette idée un peu singulière, et ne sont pas du tout satisfaits. Cependant le cortège se rend au jardin. Le schah qui semble presque connaître les lieux, entre dans le pavillon et prend possession du divan que M. Krum avait fait mettre à son intention.

L'interprète fait ensuite savoir au bourguemestre que Sa Majesté désirait prendre une tasse de café, puis voulait dormir. Le prince et lui, au contraire, aimeraient voir l'hôtel-de-ville et les bureaux de police.

M. Krum s'empresse de commander du café. Il avait ordonné à Rose de rester dans sa chambre quoi qu'il arrivât; mais il devenait maintenant nécessaire de révoquer cet ordre. Mlle Rose prépara le café, puis elle fut renvoyée tout de suite dans sa chambre, quoi qu'elle eut beaucoup aimé à voir l'illustre souverain.

M. Krum, lui-même, servit le café à son hôte, et conduisit ensuite les deux autres voyageurs à l'hôtel-de-ville.

Les étrangers étant très curieux, il fallut leur montrer toutes choses en détail et ce fut long, car souvent ils ne comprenaient pas tout de suite. Cependant il commençait à faire nuit, et l'on voulait rentrer, mais on découvrit par hasard un joli restaurant, et nos singuliers visiteurs engagèrent le bourguemestre à prendre quelque chose en passant. M. Krum fut forcé d'accepter cette invitation, mais il était visiblement préoccupé au sujet de sa fille, car malheureusement il avait oublié d'enfermer Rose dans sa chambre. Que le schah réveillé s'avisât d'examiner l'intérieur de la maison....

Au premier moment favorable il s'éclipsa, et se précipita chez lui le plus vite possible. Il monta directement à la chambre de Rose... mais il n'y avait personne. Ah ses pressentiments!... Il vola au jardin... mais, ô surprise!... Qu'entend-il? Des voix confuses dans le pavillon. Il se glisse plus près... Quel spectacle inouï!... Sa Rose avec le schah.

Elle pousse une exclamation: Dieu! mon père! et se laisse tomber évanouie dans les bras du farouche tyran. Le schah lui-même est comme pétrifié. Notre pauvre bourguemestre, au contraire, semble enragé, et sans songer aux conséquences, il crie d'une voix furieuse:

— Majesté, c'est horrible; mais, grâce à Dieu, dans notre Etat civilisé, nous avons encore des lois contre les séducteurs et les brigands.

— Mon vénérable et cher monsieur, reprit le schah en bon allemand, je ne suis point un brigand, et je n'ai jamais voulu autre chose qu'épouser votre fille.

Le bourguemestre recula subitement.

— Mais, pour l'amour de Dieu, qui êtes-vous, Monsieur?

— Mon cher bourguemestre, calmez-vous donc. Je suis Ervin de Velten. Ma mère, qui maintenant approuve et autorise notre alliance, vous fait dire bien des choses. Pardonnez-nous, Monsieur, les Jésuites ont dit d'ailleurs: *La fin sanctifie les moyens*, conclut-il, en ôtant sa barbe postiche.

— Bénissez-nous, bénissez-nous, supplièrent-ils tous les deux.

— Il faut d'abord examiner la chose, reprit le bourguemestre tout interdit.

— Non, à l'instant, demandèrent-ils.

— Oui, c'est bien difficile, pour moi; mais je ne puis faire autrement. Puisqu'il le faut...

— Et nous vous en félicitons, nous vous félicitons, s'écrièrent deux nouvelles voix.

Le prince de Perse et son compagnon entrèrent en riant dans le berceau.

— Mais le schah! C'est le déshonneur pour moi et pour toute la ville, dit M. Krum.

— Non, pas du tout; nous partirons ce soir, comme le schah de Perse.

A onze heures, la poste extraordinaire emmenait le schah, qui partait pour Vienne. C'est grand dommage que les citoyens de Kleinstädte n'aient pas eu de journal pour publier ce grand événement.

Quelques jours plus tard on annonçait les fiançailles de Mlle Rose Krum avec Ervin de Velten. F. M.

FIN.

L. MONNET.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Samedi 1^{er} Janvier 1876.

Le cousin Jacques, pièce en trois actes.

Les Mystères de l'été, vaudeville en quatre actes.

Dimanche 2 Janvier.

Le Donjon de Vincennes, drame en dix tableaux. — Vu l'importance de cette pièce, elle sera jouée seule.

Les bureaux ouvriront à 6 1/2 h. On commencera à 7.